

1937

Léa Roback (née en 1903)

De toutes les luttes

Par Irène Demczuk

In Ces femmes qui ont bâti Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1992 :228-230.

Énergique, chaleureuse, possédant une verve et un humour intarissables, Léa Roback a consacré sa vie à la défense de grandes causes telles que la lutte des femmes, la paix, l'antiracisme, la défense des droits et libertés de la personne et, en particulier, les droits des travailleuses et des travailleurs qui ont été au centre de son action.

Fille d'immigrants juifs polonais, Léa Roback est née en 1903, rue Guilbault près de la rue Saint-Laurent, dans une modeste famille où les valeurs de tolérance, d'ouverture et de solidarité sont à l'honneur. Elle a vécu son enfance à Beauport, sa jeunesse à Montréal et sa folle vingtaine entre Grenoble, New York et Berlin, étudiant tour à tour la littérature, l'histoire de l'art et la sociologie, tout en travaillant pour assurer sa subsistance.

Célibataire, de nature indépendante et aventureuse, Léa vit intensément le vent de liberté qui souffle sur les années 1920. En 1932, elle assiste inquiète à la montée du nazisme. Elle quitte alors l'Allemagne et revient s'installer définitivement à Montréal. Un Montréal durement éprouvé par la crise économique, le chômage et la pauvreté et qui connaît également le ressac des mouvements fascistes et antisémites. C'est dans ce contexte que Léa Roback adhère au Parti communiste et commence son long parcours de militante.

Durant les années de la crise, Léa participe, entre autres, à la mise sur pied d'un mouvement d'appui aux sans-travail et devient membre de Solidarité féminine, une organisation de soutien aux familles ouvrières les plus durement touchées par la pauvreté. En 1935, elle gère la première librairie communiste de Montréal, le Modern Bookshop, où elle doit faire face à de constantes perquisitions policières. Elle travaille aussi à l'organisation de la campagne électorale de Fred Rose, qui deviendra en 1943 le premier député communiste à siéger au Parlement canadien.

En 1936, Léa Roback est embauchée par l'Union internationale des ouvriers du vêtement pour dames (UIOVD), qui tente d'implanter un syndicat parmi les ouvrières de la robe. À cette époque, celles-ci travaillent à la pièce, soixante heures par semaine, pour un salaire variant de 6\$ à 12,50\$. Travaillant aux côtés de Rose Pesotta, Léa Roback est chargée d'organiser un service d'éducation. Pendant des mois, elle distribue des tracts aux portes des ateliers, offre des sessions de formation, et visite les familles des jeunes ouvrières afin de les convaincre du bien-fondé du syndicalisme. Malgré la peur, l'intimidation des patrons et les menaces d'excommunication proférées par le clergé, la campagne de syndicalisation fait des progrès. Le 15 avril 1937, en pleine période de production, 5 000 ouvrières de la robe dressent

des lignes de piquetage devant des centaines de petits ateliers du bas de la ville. Jamais on n'avait vu à Montréal une grève féminine d'une telle ampleur, se souvient Léa Roback. Chaque jour, un immense cortège de travailleuses défilent en chantant dans le quadrilatère formé par les rues Bleury, Peel, Dorchester et Ontario. Première à défier la fameuse «loi du cadenas», cette grève durera vingt-cinq jours, malgré les menaces de déportation proférées à l'endroit des responsables syndicaux. La reconnaissance du syndicat est finalement obtenue et un premier contrat de travail sera signé, octroyant aux ouvrières une semaine de 44 heures et un salaire moyen de 16\$.

Peu de temps après cette victoire, le syndicat effectue une chasse aux sorcières à l'intérieur de ses rangs, une manœuvre ayant pour but de réduire au silence les travailleuses les plus militantes. Dans un tel climat, Léa Roback ne peut plus mener à bien son travail d'éducation syndicale et décide donc, en 1939, de quitter l'UIOVD. Mais, dès 1942, elle reprend son travail d'organisatrice syndicale à la compagnie RCA Victor de Saint-Henri, qui emploie en cette période de guerre 4 000 personnes dont près de la moitié sont des femmes. Embauchée comme ouvrière à l'assemblage, elle œuvre clandestinement avec d'autres collègues de travail pour implanter un syndicat. Aucune grève n'est organisée, mais diverses stratégies sont mises en œuvre pour faire capituler l'administration: arrêts de travail, manifestations, occupations. Après un an, leurs efforts seront couronnés de succès : un premier contrat de travail est signé. Onze ans plus tard, Duplessis retirera l'accréditation syndicale aux Ouvriers unis de l'électricité. C'est alors que Léa Roback quitte l'usine de Saint-Henri.

Refusant de se décourager, elle continue à participer à de nombreuses luttes populaires. Au début des années 1960, elle se joint à la Voix des femmes, une organisation pacifiste qui mène des campagnes contre l'armement nucléaire. Également active dans le mouvement féministe, elle est de toutes les manifestations ayant marqué les deux dernières décennies: luttes pour l'avortement, les garderies, le salaire égal, contre la pornographie.

Léa Roback n'a jamais cessé d'agir pour contrer l'oppression sous toutes ses formes. Octogénaire, elle distribuait dans la rue, par une journée de grand froid, des tracts contre la guerre, avec la même flamme au cœur.

Plus que les actions menées et leurs résultats effectifs, c'est cette foi inébranlable dans les capacités d'émancipation des femmes et des hommes qui fait de Léa Roback non seulement un modèle, mais une héroïne. Mon héroïne, dont la vie est un véritable témoignage d'amour et d'espérance tenace en une société plus équitable.

Sources

BISSONNETTE, Sophie (réalisation). *Des lumières dans la grande noirceur*, Les productions Contre-jour inc., Montréal, Cinéma libre, 1991.

DEM CZUK, Irène, Ginette LAJOIE et Suzanne HOULD (réalisation). *On voulait pas des miracles*, vidéo, Montréal, Actions féministes par l'image, Groupe d'intervention vidéo, 1986.

FOURNIER, Louis. «Léa Roback: 30 ans de militantisme communiste» dans Robert Comeau et Bernard Dionne (dir.), *Le Droit de se taire. Histoire des communistes au Québec, de la Première Guerre mondiale à la Révolution tranquille*, Montréal, VLB, 1989, p. 386-406.

LACELLE, Nicole. Madeleine Parent, Léa Roback. *Entretiens avec Nicole Lacelle*, Montréal, Remue-ménage, 1988.

LEBŒUF, Lucie. «Léa Roback ou comment l'organisation syndicale est indissociable de la vie de quartier», *Vie ouvrière*, octobre 1978, p. 461-470.

PEDNAULT, Hélène. «Entrevue avec Léa Roback: propos d'une batailleuse», *La Vie en rose*, mars 1983, p. 50-52.